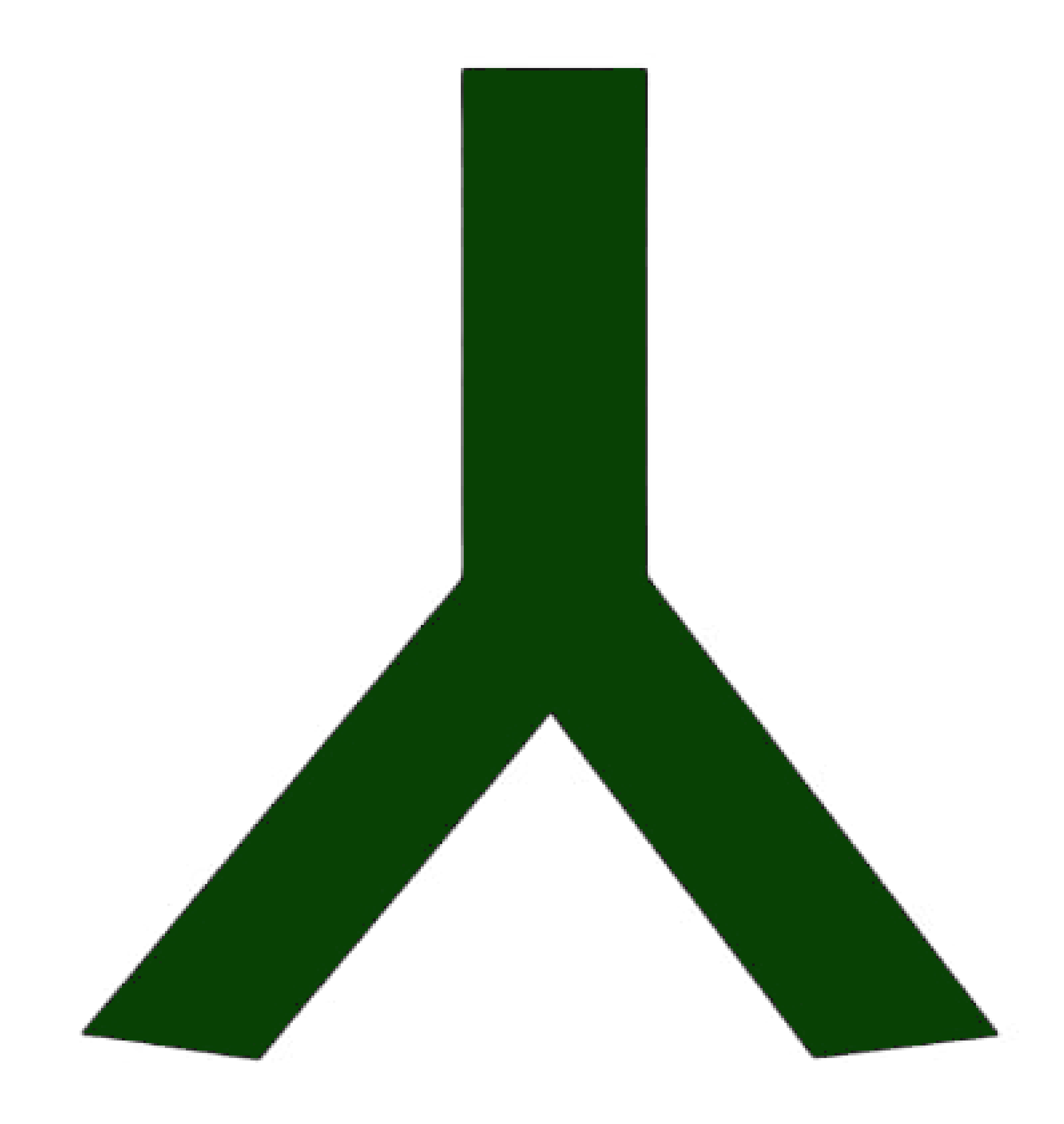
L’action immunitaire

La révolte est déjà la plus grande victoire que nous puissions atteindre



-n°21

La mondialisation a transformé notre système en une machine à décomposer l’humain. Lentement, méthodiquement.
Pourtant, même avant elle, ce système portait déjà en lui cette dynamique destructrice, preuve que nous vivons dans un mode de vie perverti et tordu depuis sa racine.
La mondialisation n’a fait qu’en accélérer le processus, l’étendre à l’échelle planétaire, et le sophistiquer à travers la technologie, la finance, et le contrôle culturel global.

Elle nous enferme dans un piège, de la naissance jusqu’à la mort, dans leur monde « renouvelé », une sorte de sanctuaire d’abattage géant qui recouvre désormais toute la surface de la Terre.
Et tout cela, uniquement pour engraisser une caste de privilégiés qui nous ricanent au visage avant de nous cracher dessus.
Et pourtant, l’écrasante majorité baisse la tête et avale ces horreurs sans broncher, comme si cela était devenu naturel…
Alors je me pose cette question : pourquoi continuer à vivre soumis à un système qui détruit notre essence même ?

Je tiens à préciser que ce document ne justifie aucun acte. Il expose uniquement des faits, sans prétendre détenir toutes les solutions. J’ai divisé les activités néfastes de notre système en trois grandes catégories, qui constitueront la majeure partie du contenu de ce texte, qui n'est qu'un extrait ou un résumé de mon manifeste officiel, encore inachevé.

I. L’écocide globalisé : la première agression

La première catégorie, que je qualifierai comme la plus impactante et dangereuse, serait ce que j’appelle l'écocide globalisé. L’écocide globalisé est la somme des actions humaines qui détruisent, fragmentent, empoisonnent ou marchandisent la totalité du vivant. Ce terme couvre autant la disparition des espèces que la contamination chimique, la bétonisation, l’exploitation industrielle ou la perte des savoirs écologiques. C’est un crime diffus, perpétré quotidiennement, sans tribunal pour juger, sans victime officielle à pleurer sauf la Terre entière.

Ce qu'il faut comprendre avant tout, c'est que la Terre dispose de ses propres mécanismes pour maintenir l'équilibre et contrer les excès humains. Elle a toujours su se réguler : par les catastrophes naturelles, la résilience du vivant, l'effet boomerang de la pollution, la vulnérabilité génétique, la fragilité psychologique, la dépendance technologique, l'autodestruction violente, l'effondrement moral, les points de bascule, les changements climatiques irréversibles et les extinctions massives, la sixième pourrait bien englober l'espèce humaine. Ces phénomènes ont toujours joué leur rôle dans le grand cycle de la vie.

La Terre est un juge impartial ; elle n'éprouve ni vengeance ni colère, seulement des lois immuables. Si l'humanité persiste dans son hubris, ces mécanismes s'imposeront comme des corrections implacables, mais au prix terrible du sacrifice des innocents et de la destruction de cet écosystème si parfaitement équilibré.

Pourtant, rien n'est une fatalité. Ces signaux ne sont pas une condamnation, mais un ultimatum – un rappel à l'humilité et à l'action. Les incendies, les pandémies, les effondrements écologiques et autres sont autant de messages clairs : il est temps de cesser de défier les lois du vivant. Le pire peut encore être évité, mais seulement si nous interprétons ces avertissements non comme une menace passive, mais comme une sommation à changer. La Terre ne négocie pas : elle exige que l'humanité écoute puis agisse.

Mais ce mécanisme est devenu trop faible et inefficace face à une anomalie qui s’est imposée et a monté en puissance jusqu’à devenir une conquête mondiale.

Si l’on traçait sur une carte la surface exploitée, polluée, possédée, morcelée, asservie par cette force, il ne resterait aucun centimètre de terre libre. Cette entité n’est pas un pays, ni une culture : c’est notre système, un organisme humain autoritaire, économique, extractif, qui dévore tout ce qui vit au nom du progrès.

Mais ce n’est pas une simple question de développement. C’est une perversion fondamentale de notre lien au monde.

L’émergence des hiérarchies, c’est-à-dire l’accumulation, la domination, la propriété, a commencé à fausser la relation de l’humanité avec la nature. Là où l’humain ancien

respectait le cycle, prenait ce dont il avait besoin avec gratitude et humilité, les premières religions, dont l'animisme, étaient un mécanisme biologique de survie. Elles instauraient un respect profond envers la nature, maintenant l'humain en harmonie avec son environnement et prévenant ainsi son autodestruction. L’humain moderne consomme, détruit, brevète, vend.
L’arbre n’est plus un esprit, c’est une matière première. L’animal n’est plus un frère, c’est une marchandise.
La nature est devenue un stock de ressources que l’on défigure délibérément, une chose sans âme, soumise aux calculs, aux graphiques et aux profits.
C’est cela, la cause inévitable de l’écocide globalisé : une aliénation spirituelle, une déconnexion radicale du vivant.
Il est possible, et peut-être même nécessaire, d’aborder la crise écologique contemporaine à travers une métaphore biologique : celle du corps malade. Cette métaphore, loin d’être poétique, permet une lecture systémique des phénomènes en cours. Si l’on accepte de considérer la Terre comme un organisme vivant, ce que soutiennent depuis longtemps certaines traditions philosophiques, mais aussi certaines disciplines scientifiques comme la biogéochimie ou la théorie de Gaïa, alors les bouleversements climatiques, les catastrophes dites “naturelles”, les pandémies, les extinctions massives ou encore les flux migratoires peuvent être compris non comme des événements isolés, mais comme les manifestations d’un processus immunitaire.
Dans cette perspective, le système technico-industriel mondial correspondrait à une forme de pathologie systémique, une tumeur étendue, proliférante, qui détruit les conditions de viabilité de l’organisme Terre. Ce que nous appelons “progrès” pourrait alors être requalifié comme dérèglement métabolique majeur, comparable à un cancer : croissance illimitée, extraction insatiable de ressources, rupture des équilibres vitaux, effondrement des fonctions régulatrices.
Or, tout organisme vivant développe des mécanismes de défense. Il ne subit pas passivement l’agression. Il réagit. Et dans le cas de la Terre, ces réactions peuvent se manifester à plusieurs niveaux : géophysique, climatique, biologique, mais aussi social. Si l’on pousse la métaphore, certains groupes humains, ou certaines attitudes humaines, jouent alors un rôle fonctionnel analogue à celui des anticorps dans un organisme.
Ces “anticorps” sociaux ne sont pas identifiés comme tels par les institutions dominantes. Bien au contraire, ils sont généralement marginalisés, pathologisés, criminalisés. Il s’agit souvent d’individus ou de communautés qui refusent consciemment de s’intégrer dans le système technologique dominant : peuples autochtones, militants écologistes radicaux, dissidents culturels, ermites, saboteurs, ou encore individus qualifiés d’“antisociaux” par les normes psychiatriques ou juridiques modernes.
Mais ce que le système identifie comme dysfonction est, dans ce cadre, un signe de

résilience. Ce ne sont pas des anomalies. Ce sont des réponses immunitaires. Ces individus perçus comme “inadaptés” remplissent une fonction critique : celle de limiter la prolifération du système destructeur, d’alerter le reste du corps social, de maintenir une forme de mémoire écologique, de résister, parfois de neutraliser des foyers de destruction.
On pourrait objecter que cette vision est romantique. Elle ne l’est pas. Elle repose sur une lecture organique de la réalité. Un anticorps n’est ni héroïque, ni sentimental : il est nécessaire. Il agit selon une logique de préservation. Et dans ce cadre, l'anti-socialité prend un sens nouveau. Dans une société où la norme est la participation à la destruction, refuser cette norme devient un acte de lucidité biologique. Ce n’est pas une pathologie, c’est un instinct de survie.
Les formes d’action de ces “anticorps” humains sont variées. Certains adoptent des stratégies de retrait ou de refus symbolique. D’autres choisissent l’affrontement direct. Certains pratiquent l’éducation, d’autres la désobéissance, voire le sabotage. Il ne s’agit pas ici de juger ces tactiques selon une éthique juridique issue du système lui-même, mais de reconnaître leur fonction objective : elles perturbent la progression de la maladie. Elles dérangent la normalisation du désastre.
Le système, pour sa part, ne peut tolérer ces formes de résistance. Il les neutralise à travers des mécanismes de surveillance, de répression, de psychiatrisation ou de récupération. Il qualifie de “terroriste” celui qui protège un écosystème. Il qualifie de “déviant” celui qui refuse la consommation. Il fabrique une image de la santé mentale et sociale entièrement conforme à son propre maintien.
Mais un constat s’impose : on ne réforme pas une pathologie terminale. On ne négocie pas avec un cancer. On l’extrait.
Le rôle de ces anticorps n’est donc pas de réformer le système. Il est de l’épuiser, de le contenir, de lui résister jusqu’à la rupture. Même si cela exige des sacrifices. Même si cela n’offre aucune garantie de victoire. Car face à un système conçu pour tuer, la révolte n’est pas un choix moral : c’est une nécessité biologique.
Cette révolte peut sembler désespérée. Elle l’est parfois. Mais elle témoigne d’une fidélité non négociable au vivant, à ce qui, dans l’être humain, refuse de devenir rouage d’une machine exterminatrice. Ces êtres dits “marginaux” ne défendent pas l’homme contre le monde : ils défendent le monde contre l’homme-machine. Ils incarnent un ordre plus ancien, antérieur à la rationalité industrielle, plus enraciné que la loi, plus exigeant que les idéologies : l’équilibre du vivant.
La révolte écologique, dans ce cadre, n’est pas une idéologie parmi d’autres. C’est un instinct vital.
Lutter pour la nature, ce n’est pas lutter pour une belle planète Instagram.
C’est lutter pour que le vivant survive, pour que la Terre guérisse, pour que l’équilibre naturel, même cruel, même exigeant, reprenne sa place.

Nous devons nous tenir là où le confort s’effondre, car le confort est devenu complice.
Nous devons redevenir sauvages, organiques, indomptables.
Ne plus chercher la place dans le monde qu’on nous propose, mais retrouver la place que la Terre nous réservait avant que nous la trahissions.
La restructuration radicale n’est donc pas un slogan de militant. C’est un cri immunitaire. Une pulsion d’autodéfense.

II. Violence systémique et aliénation sociale : la seconde agression

Après l’écocide globalisé, la seconde couche de destruction se manifeste sous une forme plus insidieuse encore : elle ne touche pas seulement les paysages, les espèces ou les équilibres climatiques. Elle s’infiltre dans les esprits, les corps, les relations, les émotions, les désirs, les langages. Cette forme de violence est systémique, diffuse, institutionnalisée. Elle est l’architecture invisible de la soumission mentale et de l’aliénation sociale contemporaine. Ce n’est plus la Terre qui est ravagée, c’est l’humain lui-même, dans ce qu’il a de plus profond et de plus organique : son lien au sens, à la vérité, à l’autre, à lui-même.

L’humain moderne naît dans un système qui le façonne, le découpe, l’éduque, l’évalue, le conforme. Dès l’enfance, il est injecté dans une matrice de contrôle, soumise aux lois d’un ordre social technocratique. Il est classé, noté, comparé, corrigé. Il apprend à obéir à des règles abstraites, à chercher la reconnaissance dans la compétition, à identifier sa valeur à travers la productivité, la rentabilité, l’image. La soumission mentale est immédiate, constante, omniprésente. Elle se camoufle dans l’éducation, les médias, le travail, la consommation, les réseaux sociaux. Elle produit des individus amputés de leur capacité à résister, à rêver, à se rebeller.
Le système ne se contente pas de détruire les écosystèmes : il détruit les psychés. Il étouffe les émotions profondes, uniformise les aspirations, fait de la douleur une anomalie qu’il faut anesthésier. Pourtant, cette douleur persiste, comme une fièvre. Les symptômes de cette maladie sociale ne cessent de croître. Les taux de suicide explosent, les troubles anxieux et dépressifs deviennent structurels, la dépendance aux médicaments s’installe comme norme, les sentiments d’isolement, de vide, de perte de sens deviennent l’arrière-plan existentiel d’une génération entière. Ce ne sont pas des accidents, ce sont les effets

directs d’un mode de vie qui nie la nature humaine, son besoin de lien, de sacré, de lenteur, de silence, de profondeur.
La ville moderne, hyperconnectée et pourtant déshumanisante, incarne cette violence systémique. Elle transforme l’humain en flux, en donnée, en moteur de croissance. Les liens sociaux s’y effondrent. Les voisins ne se connaissent plus, les familles éclatent, les anciens meurent seuls, les enfants grandissent dans des espaces sans forêt, sans animal, sans tribu. L’humain y devient une unité économique, assignée à résidence dans des routines marchandes, dépossédée de sa communauté naturelle. Ce phénomène n’est pas un effet collatéral du progrès : il en est le cœur idéologique.
La solitude n’est plus un état passager, elle est devenue une structure. Et dans cette structure, l’aliénation sociale prend racine. Elle s’incarne dans la perte d’identité profonde, dans la déconnexion à la mémoire collective, dans l’effacement de l’histoire orale, dans l’oubli des rites, des symboles, des appartenances ancestrales. L’humain moderne devient un déraciné fonctionnel. Il peut habiter partout, travailler n’importe où, acheter tout ce qu’il veut, mais il ne sait plus qui il est. Il ne sait plus à quoi il appartient, ni pour quoi il pourrait se battre. Ce déracinement total n’est pas la liberté. C’est une désintégration.
Le système comble ce vide par le divertissement, la dopamine, l’hyperstimulation, la saturation sensorielle. Mais cela ne soigne rien. Cela camoufle. Derrière les écrans, les filtres, les loisirs de masse, s’étend un désert intérieur. La souffrance psychologique devient la norme, mais elle est recyclée en marchandise : burn-out, anxiété, fatigue chronique, hypersensibilité, tout devient marché, tout devient soin, tout devient chiffre. Il ne s’agit pas de guérir, mais de continuer à fonctionner.
Le travail, autrefois activité vitale liée à la survie du groupe ou à la création du sens, est devenu un instrument d’asservissement mental. La majorité des humains occupent désormais des rôles absurdes, inutiles, voire nuisibles, simplement pour survivre. Ce ne sont plus des artisans de leur monde, ce sont des pions d’une méga-machine qui les consume sans les voir. L’ennui existentiel, le sentiment de futilité, la perte de souveraineté personnelle en sont les conséquences logiques.
Dans ce contexte, toute tentative de révolte est immédiatement absorbée, récupérée, déformée. Les colères sont neutralisées dans les urnes ou redirigées vers de faux ennemis. Le système sait digérer la critique : il l’intègre pour mieux se renforcer. La résistance réelle devient alors suspecte. Elle est psychiatrisée, criminalisée, délégitimée. Le dissident est “instable”, l’ermite est “asocial”, le refus est “irrationnel”. Tout ce qui échappe à la norme est pathologisé.
Ce que l’on appelle aujourd’hui “santé mentale” est ainsi entièrement codé par les impératifs du système. Être “sain”, dans cette logique, c’est être fonctionnel, disponible, productif, consensuel, silencieux. C’est ne pas poser de question. C’est ne pas ralentir.

C’est ne pas souffrir de l’insupportable. C’est, en somme, être adaptatif à l’inhumain. Mais cette santé n’est pas la vie : c’est une anesthésie.

La violence systémique, dans toute sa complexité, ne se manifeste donc pas seulement par la guerre, l’exploitation ou la répression. Elle agit dans l’organisation même de la vie quotidienne. Elle structure les horaires, les habitudes, les désirs, les peurs. Elle construit des humains compatibles avec leur propre disparition. Des humains privés d’ancrage, de tribu, de forêt, de transmission. Des humains prêts à tout accepter, sauf l’idée qu’ils sont en train de mourir à petit feu, dans une prison sans barreaux, dans une cellule climatisée.

La seconde agression n’est donc pas visible comme une arme ou une bombe. Elle est un climat. Un environnement pathogène. Elle est la normalisation du vide, l’optimisation de l’angoisse, la monétisation du désespoir. Elle est l’inversion complète du sens de la vie humaine. Ce n’est plus l’humain qui habite un monde : c’est le monde qui a été réduit à un décor fonctionnel pour une humanité désintégrée.

Mais cette agression, comme celle qui vise la Terre, n’est pas une fatalité. Elle peut être reconnue, nommée, combattue. Il ne s’agit pas de soigner les symptômes, mais de rompre avec la logique qui les produit. Il ne s’agit pas de “réparer le système”, mais de quitter ses fondements. Il ne s’agit pas de mieux vivre dans la cage, mais de briser la cage elle-même. Retrouver sa souveraineté psychique, sociale et symbolique est une urgence vitale. Non pour revenir en arrière, mais pour retrouver un futur qui ne soit pas une simulation.

Car dans cette guerre contre l’humain, l’acte de résistance le plus profond n’est pas technologique. Il est organique. Il est mental. Il est spirituel.

III. Le conditionnement social totalitaire : La troisième agression

Ce que l’on nomme aujourd’hui société de l'information n’est en réalité qu’une immense opération de conditionnement, un système de colonisation de l’inconscient visant à formater les esprits, stériliser les imaginaires et rendre l’humain docile, prévisible, programmable. Il ne s’agit pas seulement d’imposer des lois extérieures, mais de pénétrer au plus profond de la psyché collective, jusqu’à ce que l’individu intériorise l’idéologie dominante comme s’il s’agissait de sa propre pensée. À l’ère du numérique et de la surveillance algorithmique, le contrôle ne passe plus uniquement par la force, mais par la

séduction, la saturation sensorielle et la manipulation cognitive. L'enjeu n'est plus seulement de faire obéir, mais de faire désirer sa propre servitude.

La publicité moderne n'est pas un simple outil de commerce, elle est un piratage cérébral massif, un mécanisme de réécriture symbolique qui infiltre les désirs, les souvenirs et les émotions, remplaçant les instincts vitaux par des pulsions artificielles. Le rêve naturel de la rivière, de la pluie ou du feu est désormais remplacé par une image de marque, un logo, un slogan. Les objets ont supplanté les liens, les marques ont colonisé les souvenirs, et les émotions humaines sont désormais des cibles de marché. L'espace intérieur devient un champ de bataille, où les multinationales dictent non seulement ce que nous consommons, mais ce que nous sommes autorisés à ressentir.

Ce processus est renforcé par les structures de domination cognitive que constitue le neurocapitalisme. Les plateformes numériques, en particulier les grandes firmes technologiques, utilisent sciemment les découvertes des neurosciences pour construire des dispositifs addictifs. Les boucles de dopamine, le scroll infini, les notifications constantes transforment les cerveaux humains en territoires occupés, soumis à des flux d'informations fragmentaires, à des alertes permanentes, à une surcharge émotionnelle qui rend impossible toute pensée profonde, toute perception globale, toute intuition vivante.

L'éducation, loin d'être une promesse d'émancipation, est aujourd'hui l'une des institutions les plus puissantes du conditionnement systémique. Elle n'est pas neutre. Elle formate les enfants à obéir, à se conformer, à devenir des agents économiques efficaces dans un monde absurde. Elle récompense la passivité, punit l'imagination, détruit la révolte instinctive et relègue la pensée critique aux marges du programme. L'enfant qui questionne trop, qui rêve, qui refuse les règles arbitraires, est traité comme un problème à corriger, non comme une force à cultiver. Ainsi, dès le plus jeune âge, la société s'emploie à éradiquer l'intelligence instinctive, cette force archaïque qui pourrait faire obstacle à l'ordre établi.

Dans ce cadre, la religion techno-scientiste joue le rôle d'un nouvel opium. Elle promet des solutions à tous les maux humains à travers des innovations techniques, masquant ainsi les causes structurelles des souffrances modernes. Le culte du progrès, la foi aveugle en la technologie salvatrice, les fantasmes de l'intelligence artificielle, de la géoingénierie, ou du transhumanisme, ne sont que des fuites en avant. Ce n'est pas la condition humaine que ces mythes cherchent à dépasser, c'est la souffrance créée par le système, qu'ils refusent de remettre en question. Ils veulent abolir la mort, la douleur, la limite, non pour libérer l'humanité, mais pour la rendre encore plus dépendante de ses prothèses, de ses algorithmes, de ses machines.

Le langage, lui aussi, a été mutilé. Il ne sert plus à penser, mais à produire du consentement. Les mots toxiques comme “croissance”, “innovation”, “développement durable” sont devenus les mantras de la pensée unique. Ils prétendent neutralité, alors qu’ils imposent une vision du monde marchande, extractive, prédatrice. Le discours public est désormais réduit à une logique de punchlines, de messages courts, de simplifications extrêmes. Twitter, les spots publicitaires, les discours politiques dévitalisés ne permettent plus d’articuler une pensée complexe, nuancée, vivante. Le mot, devenu arme, tue l’idée.

Dans cette société où le contrôle est partout et la liberté nulle part, l’aliénation prend une dimension totale. Elle ne s’arrête plus aux usines, aux bureaux ou aux prisons, elle envahit les maisons, les écoles, les corps, les rêves. Elle produit une crise mentale mondiale, marquée par une explosion des troubles psychiques, des taux de dépression, de suicides, de solitudes extrêmes, de pathologies de l’attention, de désespoir silencieux. Ce mal-être n’est pas un dysfonctionnement personnel, c’est le symptôme d’une structure sociale pathogène. Le monde moderne rend fou parce qu’il est lui-même insensé. Il déconnecte l’humain de ses rythmes naturels, le coupe du sacré, de la tribu, du territoire, et l’enferme dans une logique utilitaire où tout doit produire, rapporter, être rentable.

Il faut le dire avec une clarté radicale : cette société n’est pas réformable. Elle est née d’une erreur fondamentale, celle de vouloir dominer la vie au lieu de s’y inscrire. Il ne s’agit pas d’adapter ce système, mais de le refuser en bloc, de le démanteler, de le remplacer par une alternative organique, conviviale, décentralisée. Une société qui repose sur l’auto-organisation, l’apprentissage libre, la médecine populaire, les outils durables, les objets réparables, les limites volontaires, une société qui reconnaît que tout ce qui dépasse une échelle humaine est un danger pour le vivant. Ce ne sera pas un retour en arrière, mais un saut en conscience.

Ce combat n’est pas un caprice idéologique. C’est une urgence biologique. Le monde que l’on nous impose est un mécanisme d’anéantissement. Il faut s’en extraire, coûte que coûte. Il faut rompre le sortilège, briser la bulle cognitive, réapprendre à sentir, à vivre, à penser. Retrouver la puissance du silence, la sagesse des cycles, la vérité nue des choses.

Nous ne sommes pas des variables d’ajustement, des robots biologiques, des chiffres dans des bilans. Nous sommes les derniers porteurs d’un feu ancien, d’une mémoire sauvage, d’un savoir profond. Et ce savoir nous dit que la Terre ne se programme pas. Elle se respecte. Elle se sert avec gratitude. Elle se défend.



Le Misanthrope, tableau de Pieter Brueghel l'Ancien (1568), musée Capodimonte de Naples. L'inscription en bas du tableau se lit comme suit : « Parce que le monde est perfide, je vais en deuil ».

Ce tableau est inscrit dans une espèce de loupe, renforçant la sensation d’un monde clos, centré sur une scène symbolique. À l'intérieur de ce cercle, le monde est représenté avec plusieurs plans, un premier plan symbolique et un second plan réaliste. Le personnage central est le misanthrope, il marche lentement, courbé, entièrement vêtu de noir, sous un grand manteau de

moine. Il semble détaché du monde, les mains croisées, les yeux baissés, concentré sur sa retraite intérieure. Ce personnage incarne la mélancolie, la désillusion totale envers l'humanité, la rupture volontaire avec le monde. Le fait qu'il ait une escarcelle, petit sac attaché à la taille, symbolise un dernier lien matériel, vestige du monde qu'il méprise, mais dont il ne peut s'extraire totalement. Pourtant, ce personnage n'est pas éveillé, il est victime et prisonnier de sa propre vision du monde et de sa déception.

À côté du misanthrope se trouve un voleur, dans un globe de verre surplombé d'une croix, symbolisant le monde, c'est-à-dire la vanité, la moquerie, la tromperie, l'hypocrisie, l'ironie du destin, car il ne faut pas prendre ce détail comme seulement une critique religieuse, mais également de notre monde actuel. Ce personnage grotesque, rampant, le visage souriant d'un air moqueur, semble indifférent et même heureux dans cette douleur où il est plié dans le globe, confirmant la théorie du masochisme inconscient collectif, si on le voit comme le reflet des gens d'aujourd'hui dans notre système actuel. En plus de cela, on peut voir ce personnage pitoyable voler non pas la bourse, mais le cœur du misanthrope, représenté littéralement comme un petit cœur rouge, arraché.

À l'arrière-plan, des éléments naturels et humains montrent que le monde continue, dans sa beauté comme dans ses violences, avec des moutons qui paissent, peut-être une allusion au troupeau humain. Un berger est présent, il voit, ou devrait voir, mais ne fait rien, pouvant représenter l'autorité morale ou sociale qui détourne les yeux, qui continue à surveiller le troupeau docile, les moutons, mais ignore les véritables violences ou injustices, surtout lorsqu'elles frappent les individus en retrait, marginaux, désabusés. Un petit feu dévore un village, petit, lointain, mais bien réel. Il incarne la destruction silencieuse que la société humaine inflige à tout ce qui reste pur, simple, stable.

Le moulin qui trône dans le paysage n'est pas un simple élément rustique. Il est l'emblème du progrès, cette foi aveugle dans la technique. Il est l'ancêtre de l'intelligence artificielle, de la géoingénierie, du transhumanisme, de toutes ces utopies qui prétendent abolir la douleur humaine sans jamais remettre en cause les structures qui la produisent. Ce moulin est un totem creux, un faux espoir, une fuite en avant technologique, qui ne soigne pas le monde, mais l'épuise jusqu'à l'os.

En conclusion, Bruegel semble vouloir ridiculiser la misanthropie passive, celle du repli, de la plainte, du deuil stérile. Mais moi, la solution que je peux

donner à la misanthropie passive, ce serait la misanthropie active, car pour moi, ce n’est pas la misanthropie qu’il faut rejeter, c’est sa stérilité. D’où la première phrase de ce document : "La révolte est déjà la plus grande victoire que nous puissions atteindre." Même si le monde est un piège, même s’il gagne toujours, le fait de lutter, de crier, de résister, même seul, est une forme d’absolu. La seule solution, ce serait peut-être d’agir, de refuser, de saboter et de protéger.